

Deux femmes et un théâtre

Autor(en): **Berset, Béatrice**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **78 (1990)**

Heft 4

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-279352>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Deux femmes et un théâtre

*Gisèle Sallin, metteure en scène, et Véronique Mermoud, comédienne.
Signe particulier : une passion féroce.*

On parle d'elles, ce printemps, parce qu'elles sont sur le point de réaliser le vœu secret de beaucoup d'acteurs: travailler dans une troupe qui ressemblerait à l'Illustre Théâtre de Molière, à la fois permanente et innovatrice.

Il n'y en a pas en Suisse romande, où les acteurs travaillent au cachet, pour un spectacle, avec un contrat limité.

suivi les cours de diction de Germaine Tournier au Conservatoire, dès l'âge de 15 ans, parallèlement à des études classiques. Gisèle Sallin a dû attendre d'avoir sa maturité pour entrer à l'École d'art dramatique, à Genève.

A cinq ans de distance, toutes deux sont à Paris, apprenties comédiennes. Dès 1971, Véronique tient, en France et à Genève, des rôles importants du répertoire classique et

ce, au Québec. En 1979, elles fondent le Théâtre des Osses. Première pièce jouée sous ce label: «Le Malentendu» d'Albert Camus, au Nouveau Théâtre de Poche de Genève.

Citons encore les mises en onde de théâtre de Véronique à la Radio romande (Prix Gilson 1983), l'assistantat de Gisèle auprès de Benno Besson à la Comédie de Genève (1982-1984) et l'engagement de Véronique comme comédienne dans plusieurs spectacles du même Benno Besson.



Véronique Mermoud (à gauche) et Gisèle Sallin.

Véronique Mermoud et Gisèle Sallin ne savent pas pourquoi elles sont «entrées en théâtre» comme on entre en religion – c'est une chimie! – mais ce qu'elles savent, c'est qu'il faut «des raisons féroces» pour tenir le coup, comme chez les sportifs professionnels.

L'une est née à Genève en 1947, l'autre à Fribourg en 1949. Véronique Mermoud a

contemporain. Dès 1973, Gisèle s'essaie à la mise en scène, tout en restant comédienne.

Elles se rencontrent à la Revue de Genève. En 1978, elles montent ensemble leur première pièce en théâtre «off», «Le Théâtre d'Emma Santos». Véronique est l'actrice et Gisèle la metteure en scène. Elles font des tournées en Suisse, en Fran-

Un théâtre «provincialiste»

«Entre les pièces qu'ils jouent ensemble, les comédiens se parlent peu – si ce n'est pour se tuer. La circulation des idées ne se fait pas. L'atmosphère du théâtre romand est «provincialiste» à l'extrême, étriquée, pleine d'idées définitives liées à quelques personnalités en vue. La possibilité d'y être inventif et créatif y est par conséquent très restreinte. C'est inquiétant, très inquiétant même, dans une Europe qui se construit...», affirme Véronique Mermoud.

Et Gisèle Sallin de poursuivre: «Lors de mon passage auprès de Benno Besson, j'ai appris deux choses. J'ai appris d'abord à démonter une pièce de théâtre pour en saisir la structure interne: j'ai maintenant les moyens non intuitifs de juger de la valeur d'une pièce sur simple lecture. Mais j'ai appris surtout les mécanismes de la relation collective entre les acteurs, la gestion et l'affirmation des contradictions. La méchanceté remplace souvent la solidarité, c'est vrai. Mais si, en plus, les autorités politiques ne reconnaissent pas leur importance sociale...»

Véronique: «Non seulement le complexe des gens de théâtre à l'égard de Paris n'a pas disparu, mais les critiques ne jugent notre travail que selon des références importées, sans cœur ni ouverture. Ils banalisent le travail qui se fait chez nous. Les Genevois sont blasés, pourris par le fric...»

Gisèle : « C'est justement ce que le public fribourgeois n'est pas. Il n'a pas de références, il n'est donc pas « provincialiste ». Il reste libre par rapport à ses émotions, il a encore une relation immédiate à l'œuvre d'art. »

Véronique : « J'ai une passion pour les spectateurs fribourgeois : ils reçoivent merveilleusement ce que les acteurs donnent sur le plateau. C'est un public de pointe qui comprend tout, sans barrière ni censure. »

En 1986, Gisèle Sallin et Véronique Mermoud ont déposé auprès des autorités de la ville et du canton de Fribourg un projet de 80 pages concernant la création d'un Centre dramatique régional qui fonctionnerait autour d'une équipe permanente et qui monterait ses propres créations. Dès ce moment, tout s'est enchaîné.

En 1988, elles ont reçu 50 000 francs pour l'« Antigone » de Sophocle, et fin 1989 le Théâtre des Osses était promu officiellement par une allocation de fonctionnement de 200 000 francs allouée par l'Etat.

Pari sur l'enthousiasme

Gisèle et Véronique ont encore besoin d'un lieu pour ancrer leur théâtre. Or, un constructeur est justement en train de concevoir un complexe d'habitat industriel dans une commune du Grand-Fribourg, Givisiez.

Il s'agit d'y inclure un théâtre. Une fondation d'utilité publique est constituée : elle assumera le financement du projet de construction et d'équipement d'une salle modulable de 540 places (8 millions) tandis que le budget de fonctionnement (2,36 millions) devra être assuré par les collectivités publiques. Gisèle Sallin assumera la direction artistique de l'ensemble du projet et Véronique Mermoud dirigera la compagnie.

Le 8 février dernier, présentant le projet, le quotidien fribourgeois *La Liberté* titrait : « Un pari sur l'enthousiasme. » Le Théâtre des Osses deviendra-t-il la seule troupe professionnelle de Suisse romande ?

Déjà un Conseil d'acteurs (12 personnes) se réunit une fois par mois : il s'agit en effet de bâtir une troupe qui prendra collectivement les décisions artistiques.

Car, selon Gisèle Sallin, « ...tous les grands moments de l'histoire du théâtre ont toujours été l'affaire d'une équipe ». Une compagnie d'hommes et de femmes à parts égales, une troupe réunie non parce que les acteurs se ressemblent, mais parce qu'ils sont différents. « Nous revendiquons aussi l'individualisme et une place pour les fortes personnalités », dit Gisèle Sallin avec un sourire têtue. Et Véronique Mermoud : « Il y a d'immenses artistes dans ce pays, il faut le faire voir et savoir. »

Béatrice Berset

Cinéma : actrices en pantalons



Les féministes de Suisse alémanique seraient-elles plus... féministes que celle de Suisse romande ? Autour du 8 mars, Journée internationale des femmes, parallèlement à Berne, Bâle, Bienne, Zurich et Saint-Gall, elles ont mis sur pied un mini-festival de films dont les rôles de femmes sont insolites : déguisées en hommes, endossant totalement un autre rôle que celui qui leur est dévolu généralement à la scène et à la ville, Greta Garbo, Katherine Hepburn, Marlène Dietrich et les autres mènent sur l'écran une vie qui outrepassent les règles imposées aux femmes dans la société patriarcale... grâce au pantalon libérateur. D'où le titre générique de ces projections : « Frauen in Hosen-Hosenrollen im Film ».

Si le cinéma est entré dans ce jeu dès ses débuts, soit dans la seconde décennie du siècle déjà (selon les recherches des historiennes allemandes du cinéma Madeleine Bernstorff et Stefanie Hetze), il n'arrivait qu'après le théâtre (qui a fait jouer des rôles de pages, etc., à des femmes dès la Renaissance) et après l'opéra et le music-hall.

C'est d'ailleurs dans ce dernier milieu que se déroule l'action du film de Reinhold Schünzel (1932) « Viktor und Viktoria ». En 1933, Rouben Mamoulian offre à Greta Garbo le rôle de la reine Christine de Suède. L'auteur du scénario est une femme, Salka Viertel. L'aisance avec laquelle Greta Garbo assume le rôle ne pouvait que déplaire aux tenants d'un partage rigoureux des rôles masculin et féminin. Ils ne se firent pas faute d'exprimer aussi leur opinion lorsque Katherine Hepburn, à son tour, tint avec brio le rôle de Sylvia Sylvester, dans le film de Kukor « Sylvia Scarlett » (1936). Perfide, le *Times* écrivit : « K. H. est meilleure en jeune homme qu'en femme. »

La différence entre comportements masculins et féminins, où se situe-t-elle ? C'est

évidemment la question-clé de ces films. Elle se pose encore aujourd'hui au Brésil, dans le film de Sergio Toledo « Vera » (1986). Mais elle va plus loin : le film suggère une société où il ne sera plus nécessaire de combattre les privilèges masculins pour permettre aux femmes de vivre leur féminité.

Tout provocateurs qu'aient pu être ces films, tout intéressants qu'ils restent aujourd'hui, les spectatrices attendaient les films des cinéastes-femmes pour exprimer la vision féministe de l'être-aumonde des femmes.

Si Katherina Geinitz (« Handel u. Wandel ») RFA, 1983, est allée chercher dans sa propre histoire une approche de la vie délivrée des limitations imposées par l'appartenance à un sexe, le film surréaliste d'Ulrike Ottinger « L'ensorcellement des bleus matelots » (RFA, 1975), va très loin dans l'inconscient chamarré d'une femme aux multiples métamorphoses.

On regrette d'en savoir si peu sur le cinéma danois en voyant cette fable de 1974 (« Prenez-le avec la légèreté d'un homme, Madame ! »), tournée par un collectif de femmes, et qui inverse les rôles, laissant aux hommes la joie des KKK : enfants, cuisine et... cosmétiques !

Un tout autre registre, encore, avec « Lucy », de Verena Rudolph (RFA, 1984) qui évoque simplement à travers le bavardage de très vieilles dames charmantes, filmées à la fenêtre, au piano, à la table de jeux, le souvenir de sa tante partie aux USA dans les années trente et qui fut danseuse, chanteuse, alcoolique, joueuse de poker... Une vie aux antipodes des KKK !

Le mince fil rouge de l'autonomie des femmes en pantalon s'est avéré finalement plus riche qu'on aurait pu craindre. A quand la suite en Suisse romande ?

Béatrice Berset